

ANDRÉ BLANCHARD À la demande Générale



LE DILETANTE

DU MÊME AUTEUR

CARNETS

- Autres directions (2006-2008)*, Le Dilettante, 2011.
Contrebande (2003-2005), Le Dilettante, 2007.
Petites nuits (2000-2002), Maé-Erti, 2004.
Impasse de la Défense (1993-1995), Erti, 1998.
Messe basse (1990-1992), Erti, 1995.
De littérature et d'eau fraîche (1988-1989), Erti, 1992.
Entre chien et loup (avril-septembre 1987),
Le Dilettante, 1989; nouvelle édition 2007.

CHRONIQUE

- Pèlerinages*, Le Dilettante, 2009.
Impressions, siècle couchant II, Maé-Erti, 2001.
Impressions, siècle couchant, Erti, 1998.

André Blanchard

À la demande générale

CARNETS 2009-2011

le dilettante

19, rue Racine
Paris 6^e

Couverture:Y5/P5
© le dilettante, 2013
ISBN 978-2-84263-772-9

2009

Mars

C'est le nouveau logo de la hiérarchie, on ne peut plus dans l'air du temps, qu'on voit dans les brocantes et autres vide-greniers : sur les étals, bibelots et camelote ; par terre, en vrac comme si on avait vidé la poubelle, les livres. Devoir se mettre à genoux afin de fouiller parmi ces déchus revient à schématiser l'envie qui nous prend : demander pardon.

Et en acheter, c'est l'être, pardonné.

*

C'est une des plus belles phrases de Proust, et une mini s'il vous plaît, il ne se refuse rien,

celle qu'il prête à Albertine dans la lettre qu'elle écrit au narrateur après qu'elle a fui : « Je n'oublierai pas cette promenade deux fois crépusculaire (puisque la nuit venait et que nous allions nous quitter). » À propos de cette Albertine qui s'échappe, ce qui ranime illico l'amour du narrateur – au moment pile où cet amour tenait plutôt du Yo-Yo – et déclenche sa jalousie, puis la dope, notons ce miracle : partir d'un postulat bien douteux, voire faux, qu'un homme est jaloux des conquêtes féminines de sa maîtresse, et en tirer de l'irréfutable, en arriver à ce que tout lecteur, fût-il le plus obtus, dise : « Je prends ! » Et nous prenons même ce qui fend le cœur. Les cent dernières pages d'*Albertine disparue*, Gilberte qui renie son père, son mariage de parvenue avec Saint-Loup, la révélation que celui-ci a les mœurs de Charlus et ce que cela provoque comme dégâts chez le narrateur, bref, ces dessous guère folichons, comme ils préparent avec maestria *Le Temps retrouvé*, cet hymne à la cruauté. Toujours appuyer là d'où partent les aïe, il y déploie le même don qu'en sens contraire, pour magnifier, afin par exemple

qu'une haie d'aubépines nous en bouche un coin, sauf de paradis. Voudrions-nous lui renvoyer même un riquiqui de satire, que nous n'irions pas loin. Ce qu'il y a de bien, en effet, avec Proust, c'est qu'il encaisse. Nous pouvons nous en donner à cœur joie en usant de toute la panoplie de l'assaillant : « Même pas mal », pourrait-il dire. Ce que nous lui administrons, ce sont des chiquenaudes. En voici une. Dans *Albertine disparue*, à un moment, le narrateur reçoit une seconde lettre d'Albertine, censée être morte. Nous nous disons : bon, Proust a épuisé son sujet, c'est-à-dire le désespoir causé par la mort d'Albertine, les affres de la jalousie à cause des conquêtes féminines qu'elle a eues, puis les intermittences du cœur, lequel valse entre se remettre petit à petit et ne pas le vouloir, enfin vient le chemin de la délivrance, qui est l'oubli. Et tandis que nous nous le disons, nous voici à nous représenter Proust tout d'un coup se frappant le front : mince, j'ai encore à montrer qu'un amour moribond ne peut revivre ; donc, afin d'ausculter un tel cas, je dois feindre qu'Albertine n'est pas morte et va revenir. Pour réussir ce

joli développement, il faut à Proust un stratagème; d'où une dépêche de quatre lignes par laquelle Albertine lui annonce qu'elle est toujours vivante, dépêche qui en réalité est de Gilberte mais que le narrateur croit d'Albertine, et pourquoi? *because*, comme dirait Odette, des lettres mal formées, le G ayant l'air d'un A gothique, les barres des *t* et les points sur les *i* dessinant des arabesques, de même que les boucles des *s*; tant qu'on y est, pourquoi pas tout l'alphabet, chamboulé! Cette explication due à la typographie, on n'y croit pas une seconde. Malgré quoi, médusé, on marche. C'est donc mieux qu'avec Dieu.

Printemps

Dès que le soleil tape, les costumés tombent la veste. Tel le bagarreur qui veut en découdre? C'est cela. Ils ont à muscler le chiffre d'affaires. Et comme de juste, sitôt qu'ils ont une minute, ils sautent dans leur survêt, pour courir – rattraper la forme.

– Accélère, ma belle, accélère !

*

Comme fumer nuit gravement aux rabattoirs, c'est heureux que je puisse continuer. Hélas, et par obligation – sinon je tombe dans les vapes –, c'est en me restreignant, terrible. Ce qui en sortira plume en main, je crains que cela ne le soit pas.

Vu l'épaisseur, mes lecteurs auront moins à déboursier. On ne dit pas merci.

*

C'est incroyable comme s'est répandue, parmi les gens qui causent dans le poste, élite comprise, cette faute d'accord avec « lequel, laquelle, lesquels » ; ainsi entend-on des choses criardes comme ceci lors d'un débat à la radio : « Cette situation dans *lequel* nous sommes », et « Des outils avec *lequel* nous devons analyser la situation ». Outils vous-mêmes, bande de manches !

*

Cette question de l'invasion, par les mots anglais, de notre langue, se pose là pour que nous virions girouette : primo, trouver désolant ce grignotage ; deuzio, se rappeler que Rimbaud lui-même le pratiquait, par exemple en appelant *Charlestown* Charleville et la *Mother* madame mère ; tertio, oui mais, c'était là ce qu'il ne pouvait guère blairer...

S'atteler à cette question ou tourner en bourrique, ne serait-ce pas itou ? J'en étais là quand, relisant par-dedans le premier volume du *Journal* de Léautaud, je tombe sur ceci, à ce point inattendu que je croirais ne l'avoir jamais lu : il vient de publier *Le Petit Ami* mais, quand il en parle, il appelle cela, et à plusieurs endroits, *The Small Friend*. Oh là là, quel drôle d'effet cela cause. Je suis à peu près sûr que par la suite il ne donnera plus jamais ce titre en anglais. Bon, admettons, comme il le signale, qu'il s'était mis à apprendre cette langue. Je pencherais pour une autre probabilité : ce vernis d'anglais, n'était-il pas dû à son âge, trente ans, qui est

celui des influences, ici celle de Stendhal dont il se toqua, pour la vie, dès cette époque, et on sait combien Stendhal s'autorisait l'anglais, le montant même en place d'honneur, à savoir en exergue de quelques chapitres du *Rouge et le Noir*. Et c'est bien comme ça, dut se dire Stendhal, on est entre *happy few*, non ?

Aux autres, la tronche.

*

Nous mourrons, que Palestiniens et Israéliens en seront toujours à raturer Saint-Just : c'est le malheur, qui reste *une idée neuve*.

*

Dans un *Figaro littéraire*, je vois qu'on associe Louise de Vilmorin à Sagan et Prévert comme monstres sacrés de la littérature. On ne s'embête pas. Me revient en mémoire cette boutade : cette Louise a plus vendu de graines qu'elle n'en a semé. Savourons, puis chipotons : comme vendre beaucoup de graines lui aura permis d'héberger et de choyer Malraux,

c'est tout de même la littérature qui, en fin de compte, eut à récolter.

*

Ne plus pouvoir fumer qu'une dose de trois fois rien par jour a cisailé mon élan. Je vais à cloche-plume. Parfois, je m'imagine que l'encrier me nargue. C'est que, des deux, c'est lui dont le niveau ne baisse pas.

*

Aussi éloigné de nous que soit Barrès, aussi en loques soit-il après que la postérité lui a taillé un costard, et n'en déplaît à ceux qui, ne l'ayant pas lu, le croient d'une pièce – façon théâtre aux armées –, méritent d'être sauvés certains de ses aperçus tout en nuances, où il sait mater l'idéologie et se dégager des luttes partisans, où il se rit des étiquettes qu'on lui fourgue. Ainsi en va-t-il dans ce passage tiré de *Mes cahiers*, dont on peut se demander, vu sa pertinence, si ces lignes ne sont pas toujours d'actualité. Barrès

pointe droite et gauche dans ce qu'elles ont de spécifique, se fichant de marquer contre son camp : à la Chambre, il détecte à gauche « le talent, l'instruction, la culture ». Et si je repassais le plat, dut-il se dire. Il repasse, quitte à faire s'étouffer les siens : « Il y avait déjà cela quand Danton, Carnot, voire Robespierre se trouvaient d'un côté, et de l'autre les crétins de Coblençe. » On reconnaîtrait là, dans ce Barrès fouaillant à bon escient les suppôts de la vieille France qui se débinent, les doléances de l'homme de droite qui est artiste et n'en revient pas que ceux de son bord soient des nazes en choses de l'esprit, voire des butors, des méprisables qui ne s'intéressent qu'à ce qui rapporte, et au centuple. Comprendons Barrès : quel crève-cœur en effet que ce constat, quand soi-même on a titularisé la littérature, pour la vie.

*

Maintenant que mes *Carnets 2006-2008* sont tapés et prêts, à l'exception du titre *En vérité*, qui sera peut-être à changer, me voilà, sans

tabac, comme qui dirait cigale en hiver, sauf qu'on est en été. C'est malin.

Été

Ce geste, laisser tomber un peu de monnaie dans une sébile, nous en rappelle un autre si le clodo se contente d'incliner la tête : comme l'ange de la crèche, jadis, dans lequel nous glissions une pièce. Et ce que cela déclenchait, des illuminations, c'est ici dans les yeux du mendiant qu'elles se passent. Pour quelques secondes, la misère en est électrocutée.

*

Non mais je rêve, me suis-je dit après avoir relu mes *Carnets 2006-2008* avant de les taper. Je n'en revenais pas : avoir consacré plusieurs notes à invectiver ces non-fumeurs qui font rien qu'à dénoncer ceux d'en face, et ce pour qu'à la fin, en octobre 2008, ce soit moi l'attrapé, et comme qui dirait le puni :

une bouffée, et je verse. C'est le syndrome bronchique qui me présente l'addition, qu'un jour prochain je crains de ne pouvoir régler; d'où l'obligation d'arrêter. Cette privation m'effraie plus que la maladie. L'encre et le tabac, c'est tout un. Démonstrons. Voilà un grand moment que, sans pouvoir fumer, je suis à chercher comment conclure cette note, et je sèche.

.....

– Au lieu que ce soit l'encre.

*

Cette ruine de Flaubert, due à ce croqueur que fut Commanville, le mari de sa nièce, lequel, en faillite, lui souffla son portefeuille, tirons-en deux aperçus, de ces trucs qui, comme on dit, donnent à penser. Flaubert est secouru par une pension d'État, planquée derrière une nomination officielle : lui est attribué un poste à la bibliothèque Mazarine, où il n'est pas obligé de mettre les pieds. Aujourd'hui, il serait traîné devant les tribunaux. « Emploi fictif », tonnerait le

procureur. Gugu, qui vomissait son époque, l'eût réhabilitée hardi petit si on lui avait montré ce qu'il aurait risqué à la nôtre. Si c'est une banalité, que regretter de ne pas vivre à une époque antérieure, c'en serait moins une, que se féliciter de ne pas vivre à une postérieure. Et maintenant, avec cette pension, est-ce que ça roule pour lui au moins? Ouille! Mollo sur la béatitude. Voilà une pension qui, si elle tranquillise l'intendance, lui hache le ciboulot. Il a beau retourner dans tous les sens cette largesse de l'État, elle lui reste de travers. « C'est un poids qui m'étouffe », confie-t-il à sa nièce; et cela prend de telles proportions qu'il s'en imagine sali : « Je me *sens* taré. Je ne porte plus haut la tête. Je croyais mieux finir. » Il en mourra une année plus tard. Et nous, actualisons nos sentiments : ce que nous déplorions, Flaubert qui meurt à seulement cinquante-huit ans, n'a plus voix au chapitre tant cette mort nous apparaît valoir remise de peine.

*

Quand c'est aux mêmes heures, que nous regardons l'heure, on dirait que nous chronométrons notre ennui.

*

Dans *Les Chemins de la mer*, le Mauriac que je relis cet été, je relève cette petite curiosité qui ne m'avait pas frappé naguère, et là m'interloque. On est à la messe, au début du siècle : « La chaisière passait, rendait la monnaie. » Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? On payait sa place à l'église, comme dans une salle de spectacle ? D'autre part, serait-ce que les fidèles n'étaient pas fichus de faire l'appoint ? On imagine le bourge s'adressant à la chaisière :
– J'ai qu'un gros billet. T'as de quoi rendre ?
C'est à espérer que tant de trivialité se paie en *Ave*.

*

Chateaubriand, en avril 1814, à propos des armées ennemies emmenées par l'empereur de Russie, qui pénètrent en France, parle de

« miraculeuse coalition ». Croirait-on que c'est tombé dans l'oreille d'un sourd ! Maurras, en 40, parle de « divine surprise ». Comme aujourd'hui l'envahisseur, c'est la crise financière, et qu'elle va visser le peuple, quelque chose nous dit qu'il va reprendre du service, ce vocabulaire de bienvenue.

*

Au brevet des collèges, naguère notre BEPC, furent donnés cette année, sur le thème de la mendicité, une dictée tirée de Maupassant et un texte propice à des questions tiré de Le Clézio. Passons sur ce qu'est devenu ce brevet, avec des épreuves qui portent bien mal ce nom, sauf pour les correcteurs, contraints de démêler et de récompenser le moins mauvais. Arrêtons-nous juste sur ces textes littéraires proposés. Le Maupassant ? Que du concis, du nerf, de l'observation croquée à même le naturel, si bien qu'on ne s'étonne pas qu'en conclusion, afin de ramasser le sens de cette petite histoire où un mendiant ne veut pas sortir de sa condition ni

de son coin de cambrousse, nous soit réservée une phrase qui a du mordant, et de l'eurêka : « Il avait mis des frontières à sa mendicité. » De Le Clézio on propose une grande page, en dimension; c'est bourré de clichés : le SDF? « usé par la vie et pour avoir bu trop de vin »; son nom? « mettons qu'il s'appelait Ali »; ses mains? « noircies et gercées »; son visage? « à barbe hirsute »; une vague occupation? « chiffonnier »; de quoi transbahuter son barda? « une poussette-landau du temps jadis ». Un matin, voyez-vous ça, il trouve un bébé dans son barda. C'est bien la seule trouvaille.

*

Se tuer afin d'affirmer qu'on existe, il y a des paumés pour ça. Les plaindre, ce serait dévaluer leur baroud d'honneur.

*

Ne pas me mêler de ce qui me regarde, là, j'ai toujours été fortiche; ainsi mes livres durent-ils aller seuls dans le monde.

– Euh... dis voir, ce ne serait pas plutôt dans le désert?

Disons que mon répertoire, quand il aligne de l'autobiographie, en pince pour le verbe d'état plutôt que d'action. « Passif », tel est l'adjectif qui, depuis l'âge de raison, pourrait au mieux me crobarder. Et de passif à poussif?

– Y a qu'à me demander!

C'est pourquoi je reçois comme bien déroutant, pour moi, l'écho que me renvoient ces lecteurs qui prennent la peine de m'écrire. Formulons la synthèse. Qu'est-ce qu'on sou-tire de mes *Carnets*? En gros, des ondes bénéfiques! Je serais une manière de roc, je donnerais de l'énergie, voire carrément la pêche. Je prends cela pour de la blague. Ou alors cela voudrait dire que se cache là-dessous comme un vœu inconscient, partagé, je suppose, par bien des écrivains : que nos phrases aient plus de santé que nous.

*

C'est quand même un monde, à l'envers, de lire chez un auteur réputé et dans un récit ayant